



MICHAEL DE COCK

**SEULE
L'IMAGINATION
PEUT NOUS
SAUVER**

Traduction Isabelle Grynberg
et Muriel Weiss

Racine

Pour Jules

Pour mes parents

TABLE DES MATIÈRES

Souvenirs

souvenir 1

Anvers 93 – 7

souvenir 2

Le théâtre de la putasserie
et de la vacherie – 11

souvenir 3

Le meilleur tableau qui soit au monde
(Sansepolcro, Italie, 2016) – 17

Grands prêtres de la nuit

(Tomorrowland 2022) – 22

L'audition – 59

Ma vie avec Jan Fabre – 83

Madame de Tourvel – 101

Le cheval de Pablo – 124

Le bureau de Buyl – 137

La lettre que je n'ai jamais écrite – 163

Le temps d'une chanson – 179

Manifeste polyphonique – 199

Pas de Patagonie ni de manchots – 222

« Et lorsque, enfin, l'on est arrivé à Borgo San Sepolcro,
qu'y a-t-il à y voir ? Une petite ville entourée de murs,
campée dans une large vallée plate entre les montagnes ;
quelques beaux palais Renaissance avec de jolis balcons
en fer forgé ; une église sans grand intérêt ;
et enfin, le meilleur tableau qui soit au monde. »

ALDOUS HUXLEY

« Monsieur le Directeur, nous avons la permission ! »

WOLFGANG AMADEUS MOZART,
DER SCHAUSPIELDIREKTOR, 1786

« That's hot ! »

PARIS HILTON

SOUVENIRS

souvenir 1 Anvers 93

Quand j'avais vingt ans, le pays était placardé d'affiches sur lesquelles on pouvait lire, à côté d'un petit joueur de fifre, la question suivante : L'art peut-il sauver le monde ? C'était une campagne d'affichage de la ville d'Anvers, qui était cette année-là Capitale culturelle de l'Europe. Je me souviens que cette question m'a interpellé. Sans doute parce qu'elle m'était posée à ce moment particulier et réceptif de mon existence. Jeune étudiant universitaire, je débordais de curiosité. Je suis convaincu que ce qu'on apprend, lit ou voit avant ses vingt ans, on l'absorbe, on le fait sien et que cela reste notre critère et notre cadre de référence jusqu'à la fin de notre vie. Il en va de l'amour comme de la beauté. Le premier cœur brisé, le premier grand amour, on ne les oublie jamais. Cela vaut aussi pour la culture, l'émerveillement et la beauté. Les livres, le théâtre, la bande-son de notre jeunesse : indélébiles. C'est pour cela qu'il est tellement important

de faire découvrir l'art et la culture aux jeunes. Ou en tout cas de les rendre disponibles et accessibles à qui le souhaite. Tout le monde n'est pas obligé d'aimer le théâtre et la culture, mais tout le monde devrait au moins avoir l'occasion de les découvrir et d'apprendre à les aimer. Ce n'est pas une remarque en l'air ou la bonne idée du jour. Non, je pense qu'il s'agit bel et bien d'une question de démocratie et de droits humains.

Le gamin candide, quelque peu androgyne, coiffé de son calot – un tableau de l'impressionniste français Édouard Manet – associé à cette question naïve et provocatrice a touché une corde sensible chez le jeune homme que j'étais. J'étudiais alors les littératures française et italienne et je rêvais secrètement d'une vie dans les arts. Plus tard, mon professeur de littérature italienne prétendrait avoir toujours su que j'étais destiné au théâtre. C'est fou, car à l'époque, j'étais moi-même encore à mille lieues de m'en douter. Bien sûr, il y avait déjà quelque chose en germe, un rêve. Je suivais alors le théâtre francophone en Belgique pour une revue spécialisée, car personne ne le faisait. Et c'est vrai que j'envisageais l'éventualité de soutenir une thèse en littérature. Mais je n'avais pas la moindre idée de la voie précise que j'allais emprunter. L'avenir était sans aucun doute un continent regorgeant de possibilités.

Revenons-en au « petit joueur de flûte ».

Il y avait en effet quelque chose de particulier dans la combinaison de l'image et de la légende. C'est sans doute ce qui a fait qu'elle a tant résonné en moi. L'image et la question font une pirouette sur l'affiche : une réflexion, un écho qui nous place devant un abîme. Une mise en abyme, pour reprendre un concept appris dans mes cours de littérature française à l'université et que j'ai toujours considéré comme une merveilleuse figure de style. Car qu'entend-on précisément par « l'art » qui pourrait sauver le monde ? Est-ce une allusion au tableau impressionniste de Manet, qui me regardait du coin de la rue ? Ou s'agit-il de ce que le tableau représente ? Est-ce le petit air que joue le fifre qui sauvera le monde, et dans ce cas, quel est donc cet air ? Ce ne sont que quelques-unes des questions que soulève la tension entre le texte et l'image. Sans parler du concept de « monde » dans la question telle qu'elle est posée. Qu'entend-on exactement par « le monde » ? Le monde entier, c'est-à-dire la planète ? Mon monde ou le vôtre ? Et de qui ou de quoi ce monde doit-il être sauvé ? Y a-t-il un ennemi qui le menace ?

Trente ans ou une demi-vie plus tard, je garde un souvenir vivace de cette affiche et je réfléchis encore et toujours à la question qu'on m'avait alors jetée à la tête avec désinvolture. De fait, elle ne m'a jamais lâché.

Quelle signification l'art peut-il avoir pour notre monde ? La question n'est pas moins prégnante aujourd'hui, en cette deuxième décennie du XXI^e siècle,

dans un monde qui paraît crouler sous les menaces et où des activistes du climat et autres lanceurs de soupe se servent de l'art comme d'une arme pour inviter à se demander, comme l'avait fait l'enfant de troupe au fifre et au regard innocent à l'époque de mes vingt ans : l'art peut-il sauver le monde ?

souvenir 2

Le théâtre de la putasserie et de la vacherie

Après trente ans au service des arts, il m'arrive parfois de penser à ma grand-mère. Elle m'a un jour donné un bon conseil. Je ne sais plus quand ni comment, mais il m'est resté gravé dans la mémoire. Parce que j'en ai bien entendu fait fi superbement. Je ne me souviens plus du contexte, et la petite scène de cinéma que j'y associe depuis des années est sans aucun doute pure invention. Je n'ai aucune idée non plus de la raison pour laquelle ce souvenir-là m'est resté alors que j'ai oublié tant d'autres choses. Mais au début de ce livre, j'ai envie de partager ce bon conseil avec vous. Le voici : « Ne te lance jamais dans le théâtre, mon garçon. Ce n'est que putasserie et vacherie ! » Ce sont de ces souvenirs de jeunesse qui vous accompagnent tout au long de la vie.

Parfois, les souvenirs remontent du néant. Parfois, un élément déclencheur évident les ravive : une photo, un lieu, une odeur, une chanson... D'autres fois, les souvenirs sont réfractaires et demeurent obstinément lointains ; on a beau se creuser la tête, mais rien à faire, ils ne reviennent pas à l'esprit. J'aime m'imaginer les souvenirs comme des aigrettes soyeuses qui flottent dans l'air. Parfois, il y en a une qui s'approche en voletant, surgie de nulle part, et qui nous ramène une histoire. Et puis

une autre, car une aigrette ne virevolte jamais seule. La meilleure chose à faire, c'est de les regarder tourner autour de soi. C'est une source d'émerveillement. On peut tenter d'en attraper, mais dans notre main, l'aigrette meurt et perd d'emblée une part de sa poésie.

Dans *Amarcord*, le chef-d'œuvre de Federico Fellini, il y a une scène avec de telles aigrettes. Chaque fois qu'un souvenir se présente à moi, je pense à ce film. Toute la ville devient euphorique et joyeuse à la vue des *manine* qui tourbillonnent dans le ciel comme de la neige, mais symbolisent le début du printemps et l'éclosion de la nature. *Amarcord* signifie « je me souviens » dans le dialecte du cinéaste. Tout le film est d'ailleurs une enfilade de souvenirs d'enfance, en apparence associatifs. J'ai dû voir ce film au moins cinq fois et je ne vais pas en faire le récit. Non seulement ce serait mission impossible, mais je ne peux rien imaginer de plus agaçant que des gens qui racontent un film. Du coup, ce sera la première tâche que ce livre vous assigne : si vous ne l'avez pas encore vu, regardez *Amarcord* de Fellini.

J'ai étudié ce film à l'université, où une professeure invitée italienne, qui enseignait aux États-Unis, nous a donné un cours sur le cinéma italien et le fascisme. Elle le faisait plutôt magistralement, et je n'ai jamais oublié ces cours. J'avais alors bien sûr cet âge réceptif évoqué plus haut, mais ce n'est pas tout. Outre les films formidables qu'elle nous a fait voir et analyser, comme *Seven*

Beauties de Lina Wertmüller et *Una Giornata particolare* d'Ettore Scola, elle nous a appris que les sept premières minutes d'un film sont cruciales et que cette introduction doit déjà contenir toute la quintessence du film, tant sur le plan dramaturgique que cinématographique. C'est une théorie que j'ai souvent retrouvée par la suite, lorsque j'ai étudié des scénarios de films. Cela vaut d'ailleurs pour toute discipline artistique ou toute forme de narration : il est essentiel d'accrocher le public d'entrée de jeu. Quand j'y pense, les arts sont comme la vie, un bon début est crucial.

Il y a quelque temps, j'ai déjeuné avec Jaco Van Dormael pour parler d'un nouveau projet. La collaboration autour de l'adaptation filmique de *Bovary* nous a tellement enchantés que nous rêvons d'une suite. Nous aimerions faire une série avec une langue (l'organe) parlante dans le rôle principal. De temps à autre, nous nous retrouvons pour en discuter. J'y travaille de la même manière que lui met au point ses projets : lentement mais sûrement, en notant une idée quand elle me vient, comme si j'avais tout le temps du monde. L'un des nombreux privilèges de ma profession est d'avoir l'occasion de travailler avec des gens exceptionnels. Et le fait est que quand on se lance dans un projet avec d'autres, on cherche une langue et des références communes. Une sorte de tonalité générale sur laquelle on peut s'appuyer. Quelque chose qu'on

aime, un petit champ de manœuvre où, loin des regards, on peut jouer ensemble, explorer et expérimenter des choses. Eh bien, Jaco m'a confié qu'*Amarcord* est également son film préféré, qu'il en a étudié la structure avec minutie, et qui plus est, il s'en est inspiré pour son film *Toto le héros*, qui a marqué sa percée. De telles confidences peuvent me remplir toute une journée durant de stupéfaction et de joie.

Mais je voulais parler de souvenirs. Pour commencer, il me faut exprimer une réserve d'importance. Les souvenirs sont de faux amis et des menteurs. Avec le temps, ils deviennent plus grands, plus petits, plus charmants, plus intenses que l'événement réel. Nous les refoulons lorsqu'ils se révèlent trop lourds à porter et si cela nous arrange, nous les romançons. Cela saute aux yeux quand on compare ses souvenirs avec des personnes qui les partagent, comme j'ai pu encore le constater récemment. Il y a quelque temps, j'ai revu mon premier grand amour. Celle qui m'a appris l'amour lorsque nous étions tous les deux étudiants à l'université. Nous ne nous sommes jamais perdus de vue, et à quarante ans, nous nous sommes solennellement promis de prendre une bonne cuite ensemble « un de ces soirs ». À l'approche de la cinquantaine, nous avons enfin honoré cette promesse. Nous étions en train de parler ouvertement et en toute franchise des enfants que nous étions autrefois, quand je

lui ai dit en passant que je me souvenais de la fête surprise qu'elle avait organisée pour moi dans sa maison familiale et combien j'avais trouvé cela adorable. Elle avait réuni un groupe d'amis plutôt hétéroclite – parmi lesquels des gens que je n'aurais personnellement jamais invités, ce qui est d'ailleurs la raison pour laquelle je n'aime pas les fêtes surprises. Or, j'étais malade comme un chien ce jour-là et il lui avait fallu remuer ciel et terre pour me convaincre de venir jusque chez elle. En fait, il y a des tas de raisons pour lesquelles je garde un souvenir aussi net de cette soirée.

Je me revois gravir les marches recouvertes de tapis rouge pour rejoindre le salon au premier étage. Je revois son père en haut de l'escalier. Je me revois entrer dans la pièce et c'est presque comme si je ressentais encore la stupeur éprouvée à voir soudain réunies toutes ces personnes qui, de l'une ou l'autre façon, tenaient à moi. Et alors que trente ans après, je garde un souvenir toujours aussi limpide de cette fête, elle ne s'en souvient plus du tout. Avec la meilleure volonté du monde, elle ne se rappelle même plus l'avoir organisée. Son oubli paraissait si total que j'ai moi-même commencé à douter. Le lendemain, elle m'a fait savoir qu'elle s'était creusé les méninges toute la nuit pour se remémorer quelque chose, un détail, une bribe, mais en vain. Rien. Tout avait disparu dans les limbes du temps. Volatilisé. Sur le coup, j'en ai ressenti du désespoir. Un tel souvenir ne s'invente pas,

quand même ? Puis je me suis fait une raison : il s'agit de *mon* souvenir et cela n'enlève rien, ou si peu, à son charme. Pourquoi je vous raconte tout ça ? Ce livre grouille de souvenirs. Des aigrettes qui virevoltent en toute liberté et pétulance comme par un premier jour de printemps. Autrement dit : ce livre est une enfilade de souvenirs. Ils sont ce qu'ils sont. Je ne vais ni en avoir honte ni m'en excuser. Je dois m'en accommoder.

souvenir 3

Le meilleur tableau qui soit au monde (Sansepolcro, Italie, 2016)

Même si j'avais une vague présomption que l'art peut sauver le monde, j'en ai eu la certitude absolue lorsque j'en ai eu la preuve. Cela s'est produit en 2016. Je n'ai pas trouvé la preuve irréfutable de ce miracle en Belgique ou à Bruxelles, mais au cœur de l'Italie, le pays de la culture par excellence. Le pays du *Rinascimento*, de la Renaissance. Parfois, un voyage, une ville, une rencontre vous offre un artiste en cadeau. Ce voyage en Italie m'aura offert Piero della Francesca. En l'occurrence, notre petite équipe était venue à Sansepolcro, à une heure de route de la ville d'Arezzo, plus grande et plus connue, à l'invitation d'un festival italien qui s'y tenait. Sansepolcro, dont je n'avais jamais entendu parler auparavant, s'est révélée une petite ville particulièrement belle et charmante, située à la frontière de l'Ombrie et de la Toscane. J'avais garé le camion dans lequel je présentais des pièces de théâtre depuis plus de vingt ans, j'avais sillonné l'Europe, sur une aire de stationnement écrasée par un soleil italien torride, juste en dehors des remparts médiévaux et du merveilleux centre-ville historique.

Un soir, j'y ai rencontré Massimo, l'un des directeurs de production du festival. Il me raconta que Piero della Francesca est né à Sansepolcro, qu'il y est aussi

enterré et que si la ville existe toujours aujourd'hui, c'est en grande partie grâce à ce peintre majeur de la Renaissance italienne. Pendant la Seconde Guerre mondiale, c'est notamment Piero della Francesca qui a préservé la ville de l'anéantissement. L'histoire est aussi simple qu'émouvante : un pilote de chasse anglais aurait refusé de bombardier Sansepolcro parce qu'il avait entendu parler d'une fresque de l'artiste. Je souris à l'idée qu'une fresque vieille de cinq cents ans ait pu retenir un militaire de jeter une bombe sur une ville. Quelle puissance ! Mieux : l'œuvre a inspiré au pilote un acte de résistance envers son supérieur hiérarchique.

Le lendemain, j'ai découvert que, dans les grandes lignes, l'histoire est authentique. Le pilote s'appelait Anthony Clarke. Lui-même n'a jamais vu la fresque, mais il la connaissait d'un récit d'Aldous Huxley, l'auteur qui a qualifié cette *Résurrection* de « meilleur tableau qui soit au monde ». D'ailleurs, à l'instar d'Anthony Clarke, je dois aussi me fier aux récits et aux rumeurs quant à la beauté de ce chef-d'œuvre que je n'ai pas pu voir lors de ce séjour à Sansepolcro, parce qu'il était alors en restauration et inaccessible au public. J'ai cependant vu la sublime *Légende de la Vraie Croix* peinte sur les murs de la basilique d'Arezzo.

Je m'imagine la scène mythique : un pilote à quatre mille pieds d'altitude qui voit sur sa *to-do list* la destruction de l'insignifiante bourgade de Sansepolcro, hésite

un instant, active la liaison radio et informe sèchement Londres : « Désolé, mon commandant, je ne peux pas. » Il rebrousse chemin en opérant un grand virage virtuose. Après une décision importante, un demi-tour s'impose, surtout dans un film. Ensuite, c'est le moment de faire défiler le générique et la musique de fin. Beaucoup de spectateurs se lèvent déjà, mais vous, vous restez assis-e. Car vous êtes encore un peu sonnée de tout ce qui vous a été donné à assimiler. Et parce que vous voulez encore un peu prolonger le plaisir, jusqu'à ce que la dernière lettre du générique ait fini de défiler sur l'écran, pour voir qui était cet acteur, cette actrice ou quelle était cette chanson qui vous a envoûtée.

Are – you – ready?

GRANDS PRÊTRES DE LA NUIT (TOMORROWLAND 2022)

Avant ses cinquante ans, il faut avoir réalisé un tas de choses, semble-t-il : l'ascension du mont Ventoux en short cycliste trop serré, une partie du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, la pratique du yoga, un trip d'ayahuasca et une plongée sous-marine – bien que ces derniers temps, j'en entende moins parler –, pour ne citer que quelques exemples. Si vous n'avez pas essayé au moins une de ces choses, votre vie est loin d'être accomplie et vous n'êtes pas un-e enfant de votre temps. Je ne sais pas si Tomorrowland, le vibrant festival musical sous le signe du *peace and love* qui se tient dans l'exotique Boom, figure sur cette liste d'incontournables, mais cela ne peut en aucun cas nuire à un culturel qui souhaite rester à la page et se forger une opinion sur le festival le plus tendance de la dernière décennie. « Qu'on soit pour ou contre, c'est le meilleur produit d'exportation que nous ayons », s'est vanté un journaliste dans un journal sérieux. C'est l'événement culturel de l'année à côté duquel tout le reste pâlit et semble réduit à du grouillement marginal. Le théâtre ? Quel théâtre ? Des gens se déplacent depuis l'autre côté de la planète pour en être.

Six cent mille personnes de deux cents pays différents en trois week-ends ! Vous vous rendez compte ?!

Nulle part au monde je n'ai pu mieux ressentir la renaissance de l'humanité et la résurrection suprême du rassemblement après les deux années durant lesquelles le monde était en proie à une pandémie. Après deux éditions annulées, 2022 promettait d'être un cru exceptionnel. Le défolement ultime, disons. À l'été 2022, je suis allé à Tomorrowland. Non pas une journée, ni deux, ni trois, mais neuf soirées durant, j'ai flâné à travers les champs de Boom. J'ai savouré l'odeur de sueur de milliers de torses moites et j'ai laissé cent cinquante battements par minute envahir mon corps. *Are — you — ready?* Et comment ! Un nouveau monde s'est ouvert à moi. Un monde de DJ, de testostérone et de jeunes gens vêtus très légèrement. Un monde de héros aux deux à quatre millions de followers sur les réseaux sociaux dont j'ignorais encore l'existence il y a une semaine : Timmy Trumpet, Hardwell, Lost Frequencies, Charlotte de Witte, Dimitri Vegas & Like Mike, Major – *when I say major, you say?* – Lazer, et j'en passe. Oubliez l'ayahuasca et ce short cycliste trop serré. Pour atteindre dignement la cinquantaine, il faut avoir été à Tomorrowland. Je sais, c'est à l'opposé du spectre de mon biotope culturel naturel. Mais c'est ici que commence notre voyage. C'est de ce monde que je souhaite vous parler, car il m'y est arrivé quelque chose d'incroyable.

D'une certaine façon, me retrouver sur les terres de Tomorrowland, c'est un peu comme rentrer chez moi. Je connais bien la région. C'est ma terre natale. Le village où je suis né se trouve à peine à cinq kilomètres d'ici. Ma mère est née dans le village voisin, à Reet, et j'ai passé une partie de ma jeunesse ici. Dix ans durant, mon père m'a conduit à l'école de musique de Boom pour que j'y apprenne à jouer de la guitare. Tandis que je me concentrais sur le *Prélude n°1* de Heitor Villa-Lobos et sur des compositions de Harry Sacksioni, il allait faire des courses au supermarché du coin. Le fait que je ne sois pas devenu un grand guitariste est un affront à son dévouement immodéré pour lequel je lui dois une gratitude infinie. Je me console à l'idée d'en avoir pris de la graine et d'avoir pu tout effleurer, absolument tout. Ainsi, pendant que mes petits doigts d'enfant butaient sur les cordes de la guitare, ces leçons m'ont appris la mélancolie. Il suffit d'écouter la première phrase du *Prélude n°1* de Villa-Lobos pour comprendre ce que je veux dire.

Longtemps, j'ai été un habitué de la piscine du parc communal de Boom. J'y glissais sur le toboggan et j'y embrassais des filles. Enfin, une seule fille. Mais au pluriel, c'est plus impressionnant. (Ma foi, « J'y glissais sur le toboggan et j'y embrassais une fille » ne sonne pas mal non plus.) Je connais ce village qui, outre des puits d'argile abandonnés et de petites maisons ouvrières, n'a plus rien de notable à offrir ces dernières décennies.